

Sur la piste du marginal et de son double canin

Christophe Blanchard¹

Ma « rencontre universitaire » avec des personnes vivant dans la rue et accompagnées de chiens tient certainement à l'une de ces « coïncidences » biographiques évoquées par Becker (2002), sortes d'intersections dans le parcours d'un chercheur en quête d'un objet sociologique à la fois original et pertinent. Maître-chien diplômé durant mon service national effectué dans la marine nationale, j'avais déjà eu l'occasion de tenter de décrypter, au cours de mon cursus d'ethnologie à l'université de Brest, les rouages sociaux inhérents à la cynotechnie institutionnelle en essayant de d'analyser les liens étroits et méconnus unissant l'homme à son chien.

Ces galops d'essais pré-doctoraux, qui m'amènèrent à me pencher sur les chiens militaires puis sur les chiens des douanes, ne constituèrent pourtant qu'une simple mise en bouche comparativement au chantier qui m'attendait durant ma thèse consacrée aux personnes sans abri accompagnées de chiens.

Le maître à la rue avec chien : construction d'un impensé sociologique

Rien ne fut simple dans cette entreprise « socio-canine ». Outre le manque de soutien initial de la part de l'institution universitaire qui trouvait « risible » qu'on puisse envisager de s'intéresser à ce genre de « futilités journalistiques » comme me le suggéra un jour un éminent penseur de l'ENS à la sortie d'un colloque, la nature de mes terrains d'investigation ethnographiques ne rendit pas, elle non plus, mon entreprise aisée. La « zone » et ses habitants demeure en effet un univers relativement clos et parfois dangereux pour ceux qui n'en maîtriseraient pas les codes.

Sur le champ théorique, la partie était également loin d'être gagnée. En décidant de me confronter au champ de l'exclusion sociale, j'ai ainsi immédiatement été frappé par la quasi-inexistence de littérature scientifique sur la question². N'était-il pourtant pas légitime que les sciences sociales prennent le temps de s'interroger sur les conséquences induites par le fait de vivre 24h/24h avec un chien dans un contexte urbain inhospitalier ? N'était-il pas nécessaire de comprendre pourquoi des personnes fragilisées et socialement marginalisées se voient systématiquement refuser l'accès aux centres d'insertion et d'hébergement d'urgence ainsi qu'aux structures sociales et autres associations caritatives censées leur venir en aide, sous le simple prétexte qu'elles possèdent un animal ?

Bizarrement, les universitaires qui se sont penchés, avec beaucoup moins de frilosité, sur bien d'autres compagnonnages liés à l'exclusion, se sont presque totalement désintéressés de la question. Peut-être trop focalisés sur des catégories de « stigmates » qui finissent elles-mêmes par en devenir normatives (absence de logement, addictions diverses, etc.), les spécialistes en arrivent finalement à passer parfois à côté de problématiques émergentes. L'une des raisons de ce désintérêt relatif pour les personnes à la rue accompagnées de chiens, est peut-être à rechercher dans la méconnaissance, voire la crainte, de certains chercheurs vis-à-vis de l'animal. A moins que cet « oubli » ne soit à mettre sur le compte d'une routinisation de la recherche, comme le soulignait Becker dans *Les Ficelles du métier* (2002).

¹ Christophe Blanchard est socio-anthropologue, maître de conférences à Paris 13 Sorbonne Paris Cité et membre du Centre de recherche interuniversitaire EXPERICE (Paris 13). Dernier ouvrage paru : *Les maîtres expliqués à leurs chiens. Essai de sociologie canine*. Paris : La Découverte, 2014.

² On soulignera que si quelques micro-analyses autour des *Homeless Pet Owners* ont été proposées par certains psychologues anglo-saxons (Kidd et Kidd, 1994 ; Singer *et al.*, 1995), celles-ci demeurent pourtant extrêmement limitées au regard des enjeux et de la complexité de cette problématique.

Une synthèse disciplinaire compliquée

Pour délimiter correctement le champ de mon objet de recherche, il me fallait toutefois faire l'acquisition de connaissances précises sur les publics à la rue, mais aussi sur leurs compagnons de « galère ». Suite à mes précédents travaux universitaires, j'avais la conviction que le chien constituerait la pierre angulaire de mon analyse. Pris comme un marqueur au sens goffmanien du terme (Goffman, 1973), celui-ci pouvait être envisagé à la fois comme un signe du lien profond unissant les propriétaires à la rue, un signe distinctif vis-à-vis d'autres individus marginalisés, mais aussi un fort vecteur de valorisation des compétences que l'on nie souvent aux personnes en situation d'exclusion. Dès lors, l'animal de compagnie des publics à la rue pouvait être envisagé comme la clé interprétative qui permettrait de décrypter les codes, les rites et les symboles de cette communauté méconnue mais très visible qui errent depuis une vingtaine d'années autour des gares et dans les centres urbains des principales villes de l'Hexagone.

Toutefois, alors qu'il représente l'un des animaux domestiques les plus répandus dans nos sociétés³, il convient de souligner le peu d'études en sciences sociales menées sur les chiens. Ces dernières années, le sociologue Dominique Guillo (2009) apparaît comme l'un des seuls à s'être attelé avec conviction au décortilage systématique de ce « chien »⁴ dont tout le monde parle mais sur lequel personne ne disserte. Du côté des historiens, Eric Baratay apporte bien une mise en perspective solide et convaincante de l'évolution statutaire des animaux – notamment celle du chien – dans la société humaine⁵, à travers les derniers siècles (Baratay, 2011 ; 2012). Mais au-delà de cet horizon interprétatif, la sociologie française ne nous fournissait malheureusement que bien peu de réponses convaincantes dans notre tentative de réflexion autour de ces maîtres accompagnés de chiens. Au final, c'est du côté de l'anthropologie qu'il m'a fallu aller puiser pour nourrir véritablement ma réflexion. Si le chien n'est pas abordé frontalement chez les anthropologues⁶, les notions de « nature » et d'« animalité » y demeurent par contre des items récurrents, dont le décryptage a fourni autant de chaînons utiles pour la mise en perspective de mon sujet. Les cheminements réflexifs autour des relations ethnozoologiques⁷ se sont également avérés particulièrement fructueux. Grâce aux approches classiques d'un Haudricourt (1962) par exemple ou de spécialistes de la domestication comme Jean-Pierre Digard (1990, 1991, 1999, 2009), l'analyse du statut et de la place du chien dans la rue est devenue plus précise.

³ Les foyers français comptent ainsi environ 7,6 millions de chiens (enquête FACCO/SOFRES 2010).

⁴ On citera malgré tout les récentes études sociolinguistiques de Baptiste Coulmont (2012) qui a proposé d'intéressantes pistes de réflexion concernant le nom des chiens. Ces travaux n'en demeurent pas moins circonscrits à un champ d'analyses relativement restreint.

⁵ Baratay souligne notamment qu'« il serait bon aussi de croiser les sciences dans une perspective diachronique, de bâtir, par exemple, une histoire éthologique pour évaluer les évolutions des comportements animaux, comme celles des chiens passant de l'errance ou du travail à la compagnie ou encore celle des vaches passant de la polyvalence à la spécialisation laitière, et une éthologie historique pour analyser ces comportements à telle ou telle époque. » (Baratay, 2012, p. 156)

⁶ Le chien auxiliaire bénéficie bien sûr de rapides évocations dans le cadre d'analyses générales. Il peut ainsi s'avérer être un des sujets ethnographiques de certaines monographies d'envergure, telles qu'ont pu en entreprendre des auteurs majeurs comme Jean Malaurie (1954). Plus récemment, le chien auxiliaire fut l'objet d'une intéressante étude de Sophie Bobbé, qui l'incluait dans le bestiaire particulier de ses recherches en Cantabrique espagnole (2002). Le plus souvent toutefois, l'élément « chien » ne demeure qu'une entrée dans des tableaux interprétatifs généraux, dont les plus fameux restent certainement ceux d'Haudricourt (1962) ou Sigaut (1988).

⁷ L'ethnozoologie constitue l'une des branches de l'ethnologie qui s'est développée en France à partir des années 1960, sous l'impulsion notamment de Roland Portères et d'André-Georges Haudricourt, les deux fondateurs de la Société d'Ethnozoologie et d'Ethnobotanique.

De l'autre côté de la laisse, la caractérisation des maîtres en situation de fragilité sociale ne constitua pas, elle non plus, une sinécure. La sociologie de la marginalité m'offrait certes, quelques aspérités interprétatives intéressantes pour me pencher sur le cas de ces individus contraints de vivre à la rue. Pourtant, à l'instar des commentateurs médiatiques, les sociologues en étaient souvent restés à des approximations abusives pour les décrire. Or, à bien y regarder, ni les terminologies de « jeunes en errance », ni celles de « zonards », de « voyageurs » ou de « Punks à chiens »⁸ ne semblaient suffire à les décrire correctement.

C'est finalement en me détachant du sens commun que j'ai émis l'hypothèse que le « pouvoir d'agir » dont ces individus faisaient preuve chaque jour pour gérer leurs animaux sur l'espace public, faisait d'eux en réalité, des propriétaires en puissance. Maîtres attentionnés et responsables, conservant en permanence sur eux les papiers d'identité de leurs animaux, veillant à leur suivi vétérinaire et les nourrissant correctement, ces propriétaires disposaient en outre d'une connaissance empirique souvent très fine du comportement canin, connaissance qui fait parfois défaut à d'autres maîtres socialement mieux intégrés et donc largement moins décriés. La plupart des propriétaires à la rue que j'ai rencontrés durant mes enquêtes connaissaient d'ailleurs tous les rudiments de zootechnie nécessaires pour s'occuper de leurs compagnons et disposaient de tous les « trucs de la rue » pour naviguer entre les embûches, souvent nombreuses, mises sur leur route de misère. Loin de l'image misérabiliste de l'exclu sans compétence, les propriétaires à la rue constituent au contraire, une communauté de sachant, générant dans son sillage des savoirs cynotechniques généralement méconnus du grand public.

Le binôme comme clé interprétative

Epoussetés du substrat catégoriel qui les confine au « déclassement » et à l'« exclusion » (Bruneteaux et Lanzarini, 1998), ces propriétaires gagnaient ainsi en lisibilité. Conscient qu'il fallait toutefois dépasser la simple juxtaposition d'analyses sur les maîtres à la rue, d'un côté, et sur leurs chiens, de l'autre, j'ai tenté d'établir une jonction entre les deux, suffisamment opératoire pour me permettre de cerner totalement mon objet d'étude. C'est par le biais de la notion de « binôme » que j'y suis parvenu.

Désignant, dans son acception la plus courante, un ensemble de deux éléments considérés en bloc, la terminologie « binôme » avait l'intérêt de ne pas m'engluier dans l'une de ces nombreuses guerres sémantiques qui polarisent tant les débats sociologiques actuels, notamment lorsqu'on explore le champ de la marginalité⁹ ; elle m'évitait en outre de succomber à la tentation d'une catégorisation du public inadaptée, qui m'aurait fait perdre de vue les véritables enjeux révélés par mon terrain. Par ailleurs, elle me permettait de proposer une focale spéciale sur la relation vécue entre le maître et son chien. A l'instar de Dominique Lestel qui, à travers la notion de « communautés hybrides » (1996) a essayé de montrer les plus-values dans l'association d'espèces différentes, je souhaitais donner à la notion de binôme toute l'envergure qu'elle méritait. Durant ma thèse, j'ai donc insisté sur la manière dont les groupes « socio-canins » que j'ai étudiés s'inscrivaient au sein de dispositifs systémiques, permettant d'interpréter non seulement les interactions complexes liant les maîtres et leurs animaux, mais aussi de pointer les nombreux dysfonctionnements inhérents à la société dans laquelle ils évoluaient.

⁸ Très informelle, la genèse exacte de l'expression « Punks à chiens » reste pourtant bien difficile à tracer. En effet, alors que les catégories « clochard », « SDF », « sans abri », « vagabond » constituent sur la large palette linguistique de l'exclusion autant d'entrées permettant de définir les étapes conduisant à l'abîme social, les dictionnaires de langue française ne semblent pas avoir accueilli en leur sein ce bricolage sémantique. Chez nos voisins transalpins, le terme existe pourtant bel et bien. C'est en effet sous le vocable italien de *Punkabbestia*, que l'on pourrait traduire littéralement par « Punks avec des bêtes », qu'il a officiellement fait son apparition dans le *Dizionario Zingarelli* en 2003.

⁹ On pourrait par exemple citer les interminables débats qui occupent les chercheurs lorsqu'il s'agit de s'entendre sur la définition du « sans-abrisme » (voir à ce sujet les travaux de la FEANTSA, 2005).

- BARATAY, E. 2011, « Chacun jette son chien ! De la fin d'une vie au XIXe siècle », *Romantisme*, N° 153, 2011, 3, p. 147-162.
- BARATAY, E. 2012, « Pour une histoire éthologique et une éthologie historique », *Etudes rurales*, N° 189, 2012, 1, p. 91-106.
- BECKER, H. S. 2002, *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris : La Découverte, Coll. Guides Repères.
- BOBBE, S. 2002, *L'ours et le loup. Essai d'anthropologie symbolique*, Paris : Éd. de la MSH/INRA.
- COULMONT, B. 2012, « Sociologie des prénoms de chiens », *Cynophilie française*, N° 158, p. 128-130.
- BRUNETEAUX, P., LANZARINI, C., 1998, « Les entretiens informels ou les conversations orientées », *Sociétés contemporaines*, n°30, p. 157- 180.
- DIGARD, J.-P., 1990, *L'homme et les animaux domestiques. Anthropologie d'une passion*, Paris, Fayard.
- DIGARD, J.-P., 1991, « Animaux domestiques », Bonte, P., Izard, M. et alii (dir.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris : PUF, p. 69-72.
- DIGARD, J.-P., 1999, *Les Français et leurs animaux*, Paris, Fayard.
- DIGARD, J.-P., 2009, *L'Homme et les animaux domestiques. Anthropologie d'une passion*, Paris : Fayard.
- GOFFMAN, E. 1973 (1956), *La mise en scène de la vie quotidienne*, tome 2 : *Les relations en public*, Paris : Minuit, Coll. le Sens Commun.
- GUILLO, D. 2009, *Des chiens et des humains*, Paris, Le Pommier.
- KIDD, A. H., KIDD, R. M. 1994, « Benefits and liabilities of pets for the homeless », *Psychological Reports*, N° 74, pp. 715-722.
- HAUDRICOURT, A.-G. 1962, « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », *L'Homme*, tome 2, n°1, p.40-50.
- LESTEL, D., 1996, *L'animalité*, Paris : Hatier.
- MALAURIE, J., 1954, *Les derniers rois de Thulé. Avec les Esquimaux polaires, face à leur destin*, Paris : Plon, Coll. Terre Humaine.
- SIGAUT, F. 1988, « Critique de la notion de domestication », *L'Homme*, n°108, p. 59-72, octobre-décembre 1988.
- SINGER, R. S., HART, L. A., ZASLOFF, R. L. 1995, « Dilemmas associated with rehousing homeless people who have companion animals », *Psychological Reports*, N° 77, p. 851-857.